Soulagement

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 20 October 1933

Le renvoi ou la démission fut un choc violent qui étourdit l'esprit, précipite les battements du cœur, brise l'âme, et envoie à travers tout le corps une douleur vive et excessive, bloquant toute pensée et tout jugement, toute délibération et toute réflexion.

Et le grand dictateur subit tout cela, fut atteint par tout cela, lorsque deux de ses anciens collègues vinrent lui annoncer qu'ils allaient rejoindre le gouvernement et entrer dans le nouveau ministère du président du Conseil. Lorsqu'il les reçut et les entendit, il fut troublé, et il repoussa ce qu'ils disaient, mais ils restèrent assis malgré tout, s'installèrent sur leurs sièges, parlèrent, insistèrent, et ni lui ne put les convaincre, ni eux ne purent le convaincre ; ils le quittèrent donc, la bouche souriante, le cœur riant, résolus dans leur désaccord.

Puis ils firent savoir à leur ancien chef qu'ils avaient fait ce qu'ils avaient résolu de faire, et qu'ils étaient entrés dans le ministère sans tenir compte de son avis ni déférer à ses volontés, parce que l'intérêt du pays passait au-dessus de son avis et de ses volontés.

Alors la colère du chef s'enflamma, sa fureur monta, les chaudrons de sa rage débordèrent, le feu de son courroux s'embrasa, et il annonça le renvoi de ces deux hommes qui l'avaient défié ; il n'y réfléchit pas, ne pesa aucune conséquence, tant la douleur et la rage l'accaparaient au point de ne plus pouvoir penser ni peser quoi que ce soit. Les jours passèrent, et les nuits passèrent après eux, et un vent frais du nord se leva, calme et régulier, rendant aux cœurs en fuite leur sang-froid et aux âmes révoltées leur calme, et aux esprits emportés leur bon sens, si bien que la tempête autour du chef s'apaisa peu à peu. Il avait voulu refuser son appui au ministère, mais il fut contraint de le soutenir ; il avait voulu fermer la porte du giron au président démissionnaire, mais il fut contraint de l'ouvrir et d'accueillir son cher adjoint ; pourtant il demeura résolu à exclure ces deux hommes qui l'avaient défié et désobéi à ses ordres. Mais les jours continuèrent de passer, et les nuits continuèrent de passer après eux, et un vent violent se leva de tous côtés, poussant devant lui ces soldats de l'air, cachés et gracieux, qui portent les pétitions et amènent les mains des membres à signer leurs noms.

Et le Caire est, depuis quelques jours, témoin d'un spectacle étrange : certains criant et clamant, se plaignant d'injustice et réclamant l'équité, dénonçant des scandales et révélant ce qui déshonore un pays civilisé ; d'autres attendant que le ministère écoute et agisse ; d'autres encore, dont les corps sont roués de coups de matraque et de fouet, poussés par la force vers les postes de police parce qu'ils avaient pris part au cortège funèbre d'un grand disparu qu'ils avaient aimé, parce qu'il les avait aimés, et qu'ils avaient honoré, parce qu'il les avait défendus.

Et d'autres encore négocient entre eux, se défendent les uns les autres, s'intriguent les uns contre les autres, complotent les uns contre les autres, parce qu'ils veulent que les deux hommes reviennent dans le giron, ou veulent que la porte du giron leur reste fermée.

Et le ministère continuait de parler du million et de la répartition du million, ne répartissant rien, n'aboutissant à aucune conclusion sur cette répartition. Et le ministre des Finances, chaque matin, visitait les administrations, et chaque soir, visitait les administrations, et lorsqu'il se reposait entre ces visites, rencontrait les correspondants de presse et parlait à certains d'entre eux, puis démentait ce qu'il avait dit, puis le reconnaissait de nouveau.

Jusqu'à ce que vint le mercredi, et le président du Conseil se rendit à Alexandrie pour avoir l'honneur d'une audience auprès de Sa Majesté le Roi, et se reposer auprès de sa famille un jour ou deux. Les cercles du nouveau ministère comme de l'ancien bourdonnaient de propos sur la réconciliation après la discorde, l'harmonie après le conflit. Le ministre des Traditions se détourna des traditions pour s'employer à réconcilier les rivaux, à concilier les formules divergentes qui devaient régler leur querelle.

Le ministre de l'Agriculture négligea l'agriculture, et le ministre des Communications négligea les communications, tous deux occupés à ramener les deux hommes dans le giron en dépit des membres mêmes de ce giron. Le ministre des Finances continuait de visiter certaines administrations, de recevoir certains visiteurs, de parler à l'un ou à l'autre, puis le soir tomba le jeudi, et tout s'était apaisé et calmé, et la nuit n'était pas encore tombée que les affaires de l'Égypte, toutes, se déroulaient exactement comme les Égyptiens le souhaitaient.

Quant aux impôts, ils doivent être réduits de moitié, sinon de plus de moitié ; quant à la dette, elle ne sera payée qu'en monnaie de papier, quelles que soient les objections des Français, des Italiens et des Anglais.

Et comment ces gens pourraient-ils dire quoi que ce soit, même la moindre chose, alors qu'ils sont préoccupés par l'Allemagne plutôt que par l'Égypte, et s'ils disaient quoi que ce soit, même la moindre chose, un accord entre l'Égypte et l'Allemagne suivrait certainement, et ces gens se retrouveraient pris entre deux feux : l'un venant à eux de l'Égypte, l'autre du grand pays d'Hitler.

Quant aux dettes hypothécaires, elles seront ajournées année après année, quelles que soient les protestations des banques, sans le moindre doute — sauf chez ceux dont le cœur porte quelque mal, ceux qui n'aiment pas cette époque heureuse et ne méritent pas de jouir du bien et de la bénédiction qu'elle renferme.

Quant au grief d'Abou Girg, il sera levé de ses victimes, s'il ne l'est pas déjà ; quant au grief des enseignants de l'enseignement obligatoire, il sera entièrement effacé, et une pleine liberté leur sera accordée de porter le turban au lieu du tarbouche, ou le tarbouche au lieu du turban ; et il y a encore autre chose qui se produira demain ou le jour suivant, mais c'est un secret qu'on ne peut pas encore dévoiler, car il sera présenté aux gens comme un don étonnant du nouveau ministre des Finances.

La nuit est tombée hier, apportant tout cela aux gens, car un accord fut conclu entre les rivaux, et parce que ceux qui avaient quitté le giron y étaient tous revenus ; ainsi le nombre fut de nouveau complet, sans qu'aucune perte le marque, sans que rien ne le touche qui puisse lui nuire, et je vous garantis que les Égyptiens ne se plaindront de rien après aujourd'hui.

Car si le ministère n'avait pas été occupé par cette affaire du giron, et la discorde survenue parmi ses membres, et l'homme qui partit puis revint, et l'homme qui fut expulsé et refusa de partir, si le ministère n'avait pas été occupé par cela depuis qu'il avait pris en charge le fardeau du gouvernement, personne ne se serait plaint de rien, et aucun Égyptien n'aurait douté que le nouveau ministère est une bénédiction que Dieu leur a accordée, semblable à nulle autre bénédiction ; mais Dieu a mis les Égyptiens à l'épreuve par leur ministère, le leur soustrayant en l'occupant des affaires du Parti du Peuple, et les en éloignant par les événements qu'il a déchaînés sur eux.

À présent que la paix est faite et que le giron a recouvré tous ses membres sans diminution, les Égyptiens verront que les portes du ciel se sont ouvertes pour eux avec le bien et la bénédiction depuis hier, et qu'ils

ne se plaindront d'aucun mal et ne rencontreront aucun malheur, et ne trouveront, des gens de la terre comme du ciel, matin et soir, que ce qu'ils aiment.

Pourtant, ce serait exagérer de dire que la porte du giron s'est refermée hier sur tous ses membres au complet, car un homme s'en est échappé, un homme sans pareil, une figure rare comme nulle autre figure rare, un ministre comme nul autre ministre, un gouverneur comme nul autre gouverneur, un chef comme nul autre chef, un orateur que nul ne peut égaler — l'ancien ministre de l'Agriculture, directeur et grand chef du Parti du Peuple, son orateur éloquent, son écrivain à la parole claire, Son Excellence Mohamed Allam Pacha.

Il s'en est échappé hier, mais il reviendra aujourd'hui, car il a appris la patience du chef du parti, et sait comment s'irriter pour n'être qu'apaisé, comment s'emporter et tempêter pour n'être que calmé et rasséréné ; et si les gens du giron manquaient d'un homme hier, il ne fait aucun doute qu'il leur sera rendu aujourd'hui, ou demain, s'il ne leur a pas déjà été rendu à cette heure même.

Car il partit sans motif de partir, et se froissa sans raison de se froisser : on lui rapporta que son collègue de parti, l'ancien ministre des Communications, Son Excellence Tewfik Doss Pacha, avait dit aux gens que l'un des deux grands ministres l'accusait d'avoir tiré profit matériellement du parti, et son orgueil en fut blessé, son indignation en fut agitée, et il a tout le droit de se fâcher et de s'en offenser, lui qui s'est sacrifié au service du parti tout comme Sidqi Pacha a sacrifié son temps, son effort, sa compétence, sa santé.

Et peut-être s'est-il sacrifié, et peut-être Sidqi Pacha s'est-il sacrifié à ses côtés au service du parti, avec de l'argent également, mais les paroles des amis sont légères, aussi lourdes qu'elles paraissent, et les accusations des collègues sont douces, aussi amer qu'en soit le goût ; et cela fut dit à la fin du jour ou au début de la nuit, et le soleil d'aujourd'hui ne s'était pas encore levé qu'il s'était déjà dissipé, comme disent les conteurs.

Et voilà donc Sidqi Pacha en paix depuis hier avec le retour des deux ministres dans le giron, et il n'était pas en paix avec leur exclusion ; et le Parti du Peuple était en paix avec le retour des deux ministres dans le giron, et il n'était pas en paix avec leur départ. Et ne dites pas que Sidqi Pacha fut contraint à cette paix contre sa volonté, ni que le Parti du Peuple y fut contraint par nécessité ; ce sont là des propos de gens

rancuniers et lésés.

La vérité pure, hors de doute, est que Sidqi Pacha écarta ses deux chers collègues à contrecœur, et rétablit ses deux chers collègues avec joie. Et sans les intrigues des intrigants, sans les bavardages des bavards, sans le sursaut de colère, sans le choc de la démission, sans la pensée des conséquences, sans la réflexion sur ce que les jours pourraient encore révéler, il n'y aurait eu ni écartement ni rétablissement, ni expulsion ni retour, ni avancée ni recul.

Et ne dites pas non plus que Sidqi Pacha s'est rendu au destin, s'est soumis au président du Conseil, est devenu celui qui commande après avoir été commandé, celui qui obéit après avoir été obéi ; ce sont là des propos de gens qui ne savent rien des traditions. La vérité pure, hors de doute, est que Sidqi Pacha n'a jamais été, à aucun jour, plus fort qu'il ne l'est aujourd'hui, tout comme son ministère n'a jamais été, à aucun jour, plus fort que le jour où il fut entièrement chassé du pouvoir. Car Sidqi Pacha détient le pouvoir — non pas sur le parti qu'il a contraint hier à la soumission, mais sur le ministère qui l'a contraint, lui et son parti, à la soumission.

Sidqi Pacha pourrait dire à Abdel Fattah Pacha : « Démissionne », et celui-ci démissionnerait, mais il ne le dira pas, parce qu'il veut contrarier ses rivaux wafdistes, et il laisse donc Abdel Fattah Pacha en poste après avoir lui-même échoué à s'y maintenir ; et Sidqi Pacha imposera, à partir d'aujourd'hui, sa propre volonté au ministère, et vous le verrez le contraindre, demain, à des choses qu'il n'aurait jamais pu se contraindre lui-même à faire ; le tribut que l'Égypte verse au Soudan sera réduit, parce que Sidqi Pacha l'a ordonné ainsi, et malheur au ministère s'il ne se soumet pas à l'ordre du grand dictateur.

Il n'y a aucun doute que ceux qui se sont révoltés hier contre Sidqi Pacha le soutiendront à partir d'aujourd'hui, et que les deux ministres qui lui sont revenus le représenteront au ministère avec le plus grand profit, veilleront sur le ministère de la façon la plus étroite, et géreront les affaires de l'État aux côtés du président du Conseil ; car derrière eux se dresse Sidqi Pacha, les soutenant s'ils lui obéissent — et celui que Sidqi Pacha soutient, nul ne peut le faire tomber — et les abandonnant s'ils le défient — et celui que Sidqi Pacha abandonne, nul ne peut le soutenir ; car Sidqi Pacha dirige la majorité parlementaire, et parce que cette majorité lui fait confiance et se soumet à lui. Son Excellence Erfan Pacha lui a dit hier que ses propres hommes le soutiennent davantage

maintenant qu'il a quitté le pouvoir qu'ils ne le soutenaient lorsqu'il le détenait.

Et ainsi les affaires de l'État seront, si Dieu le veut, réglées dans les bureaux du Parti du Peuple, et Sidqi Pacha gouvernera l'Égypte après sa démission tout comme il la gouvernait avant elle, sans le moindre doute ; mais demandez-vous, demandez aux gens, demandez aussi aux jours : jusqu'où Sidqi Pacha, son ministère et sa majorité parlementaire pourront-ils parvenir à gouverner les affaires de l'État ? Et jusqu'à quel point ces rangs, dressés hier — si Dieu le veut — pourront-ils porter haut leur étendard et contraindre le peuple à ce qu'il ne veut pas ?

Pour ma part, je ne vois dans la réconciliation d'hier rien d'autre que ce que j'ai vu il y a quelques semaines dans cette réconciliation conclue autour d'un thé chez le ministre de l'Intérieur : j'ai vu que c'était une réconciliation bâtie sur la tromperie, ne prouvant rien, n'effaçant rien, ne signifiant rien ; car ceux qui se sont querellés puis réconciliés chez le ministre de l'Intérieur, et ceux qui se sont querellés puis réconciliés au sein du Parti du Peuple, tiennent bien peu de l'affaire entre leurs propres mains ; on habille la discorde pour eux, et ils tombent dans la discorde ; on habille la réconciliation pour eux, et ils tombent dans la réconciliation ; et bientôt on habillera aussi le repos pour eux, et ils se reposeront.